

Compte rendu de : Danielle LEEMAN (Hg.), *Des topoï à la théorie des stéréotypes en passant par la polyphonie et l'argumentation dans la langue. Hommages à Jean-Claude Anscombe* (Langages, 5), Chambéry : Université de Savoie / Laboratoire LLS, 2008, 437 S. Dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 120, 2010-3, 308-311.

par Claude Muller, Université de Bordeaux.

Comme l'impose le genre des livres d'hommages, ce recueil dédié au linguiste français Jean-Claude Anscombe est composite. La tradition française nommait naguère « Mélanges » un *Festschrift* (associant l'idée d'un contenu varié et la pluralité des points de vue) : c'est bien de « Mélanges » qu'il s'agit ici, mais avec un noyau dur. Jean-Claude Anscombe est un des plus brillants représentants de ce qu'on pourrait nommer l'école française de l'analyse du discours. La partie théorique du volume (intitulée « Situation de la théorie des stéréotypes ») est essentiellement composée de contributions de pragmaticiens disciples d'Anscombe (la plupart espagnols), sur le thème qui donne son intitulé au livre : l'évolution qui va de la théorie de l'argumentation dans la langue développée conjointement avec le théoricien de la pragmatique, Oswald Ducrot, dans le milieu des années 70 du siècle précédent, à la théorie des topoï (datant des années 90), théorie décrite comme relevant d'un « argumentativisme radical » (p. 46, Fl. M. Bango de la Campa ; c'était déjà l'expression utilisée en 1995 par Ducrot dans le livre sur les topoï), jusqu'à la « théorie des stéréotypes » vue par les thuriféraires comme l'aboutissement naturel de ce « chemin » : « Jean-Claude Anscombe est maintenant arrivé à bon port » (sic, op. cité p. 56). Dans cette évolution, la polyphonie, autre concept initié par Ducrot dans la linguistique des années 80, a fait son entrée ces dernières années dans la théorie des stéréotypes. Tout cela fait beaucoup de théories pour des pragmaticiens, théories dont il n'est pas sûr qu'elles s'enchaînent aussi harmonieusement qu'il est dit dans les deux contributions à visée historique de ce volume, celle de Flor M^a Bango de la Campa, et celle de Mariá Luisa Donaire. On lira évidemment avec beaucoup d'intérêt l'histoire de cette évolution d'un courant majeur de la pragmatique à la française, d'autant qu'on peut compléter ces informations par la bibliographie détaillée des travaux de Jean-Claude Anscombe. On sera peut-être surpris de ne pas trouver certains noms dans ce livre : l'absence de contribution d'Oswald Ducrot dans le livre d'hommages signale un évident divorce entre les deux théoriciens et n'a rien d'accidentel.

Le contenu de ce noyau dur de la théorie des stéréotypes comporte, outre l'évocation historique déjà signalée, des contributions intéressantes sur divers points : l'inclusion de la polyphonie dans les analyses d'Anscombe (Mariá Luisa Donaire) ; l'examen de ce qui est appelé les ON-énonciateurs, des points de vue collectifs ancrés dans la tradition historique (Danielle Coltier et Patrick Dendale), avec prise en charge ou non par le locuteur du « on » ; le développement d'un stéréotype en proverbe (Sonia Gómez-Jordana), la structuration sémantique des proverbes (Salah Mejri), le traitement par la théorie des stéréotypes des proverbes de la « Ballade des proverbes » de Villon (Amalia Rodríguez Somolinos) ; encore sur ce thème, la contribution de Bernard Darbord (sans référence cette fois à la théorie des stéréotypes) est une étude de la « parole proverbiale » de Don Juan Manuel, noble et homme de lettres espagnol du XIV^e siècle (on regrettera l'absence de traduction des citations en espagnol). Un peu à part : la confrontation de la théorie des stéréotypes avec la théorie de la pertinence (Emma Álvarez Prendes) : ce sont deux élaborations majeures de la sémantique non référentialiste : « le rôle fondamental de la signification n'est pas de référer » (citation de J.C. Anscombe reprise par E. Álvarez Prendes, p. 156). Le stéréotype, vu comme un ensemble ouvert d'énoncés-types, est un lieu de convergence entre les deux théories. Le traitement des contradictions dans les deux théories est similaire : dans la théorie de la pertinence, le contexte trie entre les 'hypothèses' et élimine les plus faibles, dans la théorie des stéréotypes,

les contradictions internes ne sont pas gênantes dans la mesure où des stéréotypes contradictoires ne sont pas activés dans la même énonciation. En définitive, le désaccord essentiel tient à ce que la théorie des stéréotypes se proclame saussurienne et structuraliste, alors que l'horizon de la théorie de la pertinence est le cognitivisme. Sur cette question, la contribution de Gómez-Jordana déjà signalée ci-dessus, qui est une réflexion sur le passage de stéréotype à proverbe, à propos de phrases du type « les cordonniers sont les plus mal chaussés » qui passe du statut de « stéréotype secondaire » à celui de « stéréotype primaire », illustre plutôt à mon sens un phénomène cognitif : il existe d'abord une sorte de nébuleuse non fixée en phrases sentencieuses, fondée sur le paradoxe qui fait que le spécialiste d'un domaine est le plus mal pourvu dans sa propre spécialité. D'où toutes sortes d'expressions parallèles telles que 'le médecin est toujours mal soigné' etc... Cela contribue à donner au stéréotype une base plus cognitive que purement langagière, me semble-t-il.

Dans la première partie sont aussi incorporées des études moins nettement axées sur les théories développées par J.C. Anscombe : l'exposé de Gaston Gross montrant de façon convaincante que les « humains » ne sont pas des « arguments élémentaires » (des 'objets' linguistiques inertes) ; celui de Henning Nølke exposant sa propre théorie de la polyphonie ; et celui de Georges Kleiber, bien isolé ici en tant que tenant d'une sémantique référentialiste, se plaçant sur un des rares terrains de convergence qu'il partage avec Anscombe, celui de la généricité. La seconde partie, intitulée abusivement « Le théorie des stéréotypes appliquée aux unités lexicales, grammaticales, syntaxiques, discursives », contient des exposés sur les questions les plus diverses, qui font ou ne font pas référence à cette théorie. Du côté des applications, l'article (en espagnol) de José Portolès sur les particules discursives de l'espagnol, celui d'Adelaida Hermoso sur l'adverbe *personnellement* vu selon la théorie des stéréotypes, enfin celui de Pierre Patrick Haillet sur la préfixation en *-in* du français. Cet auteur note curieusement avec un astérisque l'énoncé « les singes sont des animaux » (p. 262) et explique ensuite que les occurrences de ce type d'énoncés sont difficiles à imaginer. Il me semble au contraire qu'on les trouve très facilement dans des énoncés précisément stéréotypiques du type W mais Y : « Les singes sont des animaux mais on peut leur apprendre un langage symbolique » ou encore « ...mais celui-ci est presque humain ». A côté de cela, l'article contient des observations intéressantes sur les contrastes parfois inattendus entre un adjectif et son opposé négatif comme « un candidat admissible » vs. « un candidat inadmissible ». Le sens n'est pas celui attendu (qui serait réalisé par « non admissible »). Dans d'autres cas, les unités posées comme inexistantes le sont bel et bien (p. 269 : selon l'auteur, *déchirable* n'existe pas, ni non plus *parable* (mots opposés à *indéchirable*, *imparable*) : cependant, on dira correctement, même si le positif est plus rare que le négatif, « le sachet est en plastique déchirable, le coup était parable ». Beaucoup d'unités morphologiques en *-able* sont de fait plus rares lorsqu'elles sont employées positivement, comme *croyable*, qui est à polarité négative : **cette histoire est croyable* vs. *cette histoire est à peine / peu croyable*.

L'article de Silvia Palma porte sur les détournements de locutions stéréotypées ; celui de Dominique Lagorgette interprète le stéréotype dans un sens assez différent, me semble-t-il, de celui de la théorie anscombienne, puisqu'il s'agit d'un stéréotype sociologique utilisé dans les études de marché publicitaires : celui de la « ménagère de moins de cinquante ans » censée refléter les goûts et les pratiques télévisuelles de la majorité des téléspectateurs de la classe populaire. Suit l'intéressante étude de Chih-Ying Chiang sur l'origine et l'évolution de certains classificateurs nominaux du chinois (ceux liés au mot *shu* « livre ») : l'auteur montre que le chemin suivi par les différents termes en usage passe obligatoirement par la signification « livre », avant de devenir un classificateur grammaticalisé de ce mot, quelle que soit l'origine première qui puisse être retracée. Dans ce cas, le lien n'est pas de type cognitif, il est plutôt basé sur la relation langagière de synonymie. L'article de Michèle Noailly porte

sur un emploi méconnu de *déjà*, emploi qu'elle dénomme joliment le *déjà* « de l'oubli » : *Comment s'appelle-t-il, déjà ?* Ou encore *Avec qui étais-je donc à Florence cette année-là, déjà ?* Ce marqueur d'oubli, signal de notre mémoire chancelante à mesure que nous prenons de l'âge, donne lieu à une superbe petite étude qui mériterait à elle seule de jeter un œil sur le livre, même si elle n'est guère en rapport avec la théorie des stéréotypes, et guère plus avec les théories précédentes. L'étude de Danielle Leeman et Cécile Vaguer cherche à expliquer pourquoi *complètement malade* ne s'emploie jamais avec le sens propre de *malade*, et seulement dans des emplois figurés comme *Tu es complètement malade de lui parler sur ce ton !*. Accessoirement, les deux auteures expliquent aussi le contraste entre *tout* et *complètement*, donnant des collocations très différentes dans *Il est tout fou* (« il est dans un état d'excitation joyeuse ») et *Il est complètement fou*. Ici aussi, on retiendra la finesse des observations. Le travail d'Irène Tamba montre comment les deux classes d'adjectifs du japonais se répartissent entre états physiques du monde extérieur et états mentaux subjectifs se rattachant à un « sujet de conscience ». L'étude est plus précisément illustrée par les constructions exclamatives des adjectifs. Lucien Kupferman essaie de montrer comment se différencient les « anticausatifs actifs » et les « anticausatifs réflexifs » (respectivement : *la branche a cassé / la branche s'est cassée*). L'idée majeure est que l'utilisation du *se* concentre l'information de la phrase sur le changement d'état, ce centrage rendant l'action plus indépendantes de causes extérieures. Vient ensuite le texte d'un collectif espagnol censé illustrer la théorie des stéréotypes dans l'analyse de discours, ici celui de victimes d'un événement traumatisant. Le dernier texte, de Danièle Flament-Boistrancourt, pourrait servir à la didactique du Français Langue Etrangère : il montre (bien au-delà de la théorie des stéréotypes) que d'excellents travaux empiriques de Jean-Claude Anscombe permettent d'éclairer un certain nombre d'usages du français pas toujours bien expliqués dans la grammaire « officielle ». On le lira aussi avec grand profit.

Au total, on a affaire à un livre qui contient beaucoup de choses extrêmement diverses, soit en utilisant sans intention péjorative un stéréotype que justifierait à elle seule la forte densité de contributions ibériques, une auberge espagnole dans laquelle on a aussi bien de la théorie que des études empiriques, à boire et à manger (mais pas à dormir : on ne s'ennuie pas en parcourant ces pages, même si on sourit parfois devant le panégyrique un peu appuyé de certains adeptes : p. 49, « un petit pas pour ce linguiste, un grand pas pour la linguistique »). Certains thèmes de la théorie, répétés à satiété, donnent parfois l'impression d'une doxa mal maîtrisée : si les mots n'ont pas de sens et ne font que renvoyer à d'autres mots ou discours pour lesquels ils « argumentent », où s'arrête-t-on ? Y a-t-il toujours « des mots derrière les mots », et rien que des mots ? Qu'est-ce qui différencie le stéréotype en tant que « suite ouverte de phrases attachées à un terme » de la bonne vieille notion structurale de distribution ? L'auteur de ces lignes reste un peu sceptique. Cela dit, l'ouvrage contient comme on l'a signalé, d'excellentes études de détail sur les problèmes linguistiques les plus divers.

Ce qui ressort aussi, et très positivement, c'est la chaleur des amitiés au-delà des affiliations théoriques, et la ferveur des disciples, tous attachés à célébrer un linguiste brillant et imaginaire, qui a fait école, qui a marqué de ses idées et de ses trouvailles la linguistique de ces dernières décennies, et qui va sans doute continuer à nous étonner : la théorie des stéréotypes n'est peut-être pas la dernière étape de sa recherche.